

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

REDACTEURS: 522 rue de Chartres, N. O. et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter

POUR LES ABONNÉS: 10 CENTS PAR AN AVANCEMENT, 20 CENTS PAR AN EN AVANCEMENT, 30 CENTS PAR AN EN AVANCEMENT, 40 CENTS PAR AN EN AVANCEMENT, 50 CENTS PAR AN EN AVANCEMENT.

TEMPERATURE

Du 12 mars 1907.

Thermomètre de K. CARLSON, Opticien, 632 rue Canal, N. O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Tous mécontents.

Il est à croire que le Japon ne sera jamais content, quelles que soient les concessions que lui fera le gouvernement américain dans le règlement de l'incident californien.

Or, il paraît qu'il n'en était rien. Les Californiens ont commencé par protester hautement contre l'engagement pris par le maire et les membres de la commission des écoles de San Francisco, et la législature de la Californie, qui est actuellement en session, a pris l'affaire en mains.

C'est samedi que le Sénat de la Californie a adopté les deux projets de loi et la résolution, et c'est très probable que la Chambre basse de cet Etat les aurait également votés si le président Roosevelt n'avait requis le gouverneur d'obtenir que la Législature suspendît toute décision finale, alléguant qu'elle pourrait rendre inutile ses efforts tendant à l'exclusion des ouvriers japonais, et très probablement rendre inefficace toute législation du congrès à cet égard.

Conformément au désir du président la Chambre des Représentants californienne s'est abstenue, mais le vote du Sénat n'en demeure pas moins, et il serait difficile de croire qu'il n'exprimât pas l'opinion de l'immense majorité des citoyens de la Californie et même d'autres Etats.

qu'ils attendaient qu'une nouvelle occasion pour manifester leur mécontentement.

L'attitude des Californiens leur fournit cette occasion, et aujourd'hui ils prétendent que l'exclusion des ouvriers japonais par mesure administrative est contraire au traité entre les Etats Unis et le Japon et conséquemment illégale.

Un accord définitif semble donc bien éloigné encore, on croirait plutôt que le différend va s'aggraver et qu'une rupture entre les deux pays est maintenant dans les limites de la possibilité.

Dans ces conditions le président Roosevelt a agi sagement en temporisant avec les Japonais, en allant jusqu'à l'extrême limite des concessions afin de régler pacifiquement le différend.

Un débat de la controverse les Etats-Unis n'avaient pour ainsi dire aucune force navale dans le Pacifique, mais des ordres ont été donnés il y a déjà plusieurs semaines et avant longtemps il y trouvera une escadre américaine suffisante pour tenir en respect la flotte au Mikado. Ce sera le meilleur argument du gouvernement de Washington dans la discussion avec les autorités nipponnes.

Il n'y aura ensuite qu'à soumettre au Congrès un programme de constructions navales étendu pour que les Américains puissent régler comme il leur convient la question japonaise. La construction de cuirassés est une assurance contre la guerre, disait ces jours-ci Lord Beresford, commandant de l'escadre anglaise de la Manche, qui se trouve en ce moment aux Etats-Unis, et elle est bien plus économique.

Mort d'un ancien Ambassadeur

Le baron de Staal, ancien ambassadeur de Russie à Londres, est mort dernièrement à Paris, en son domicile de la rue de Varenne, qu'il habitait avec la baronne de Staal et avec leur gendre et leur fille, le comte et la comtesse Orloff. Malgré son grand âge — quatre-vingt-cinq ans — sa santé était bonne en ces derniers mois et personne autour de lui ne pressentait ce dénouement d'une longue et laborieuse carrière. Mais, au commencement de la semaine, la grippe s'est déclarée.

Elève de l'université de Moscou, le baron de Staal était entré en 1845 au département asiatique du ministère des affaires étrangères. En 1850, il était nommé secrétaire d'ambassade à Constantinople et fut plus tard attaché au commandant en chef de l'armée russe en Crimée. Il eut ensuite une mission au gouvernement de Pologne et de là, fut envoyé à Bucharest comme consul général. Il alla à Athènes, puis de nouveau à Constantinople, comme premier secrétaire et comme conseiller. Nommé ministre en 1871, il occupa les postes de Stuttgart, Munich, Darmstadt et Karlsruhe. En 1884, il fut nommé ambassadeur à Londres.

L'ambassade de Londres fut le couronnement de la carrière du baron de Staal. Dans ce poste important et parfois difficile, il réussit admirablement; et il sut conquérir les sympathies de la reine Victoria, l'amitié de tous les princes et de toutes les princesses de la famille royale. Fidèle à ces souvenirs, S. M. Edouard VII revêtit visite au baron de Staal pendant sa dernière visite à Paris.

Le Tsar, qui avait aussi pour le baron de Staal une estime particulière, le désigna comme son représentant à la première confé-

rence de La Haye. Le vieux diplomate était digne de ce rôle. Entré dans la diplomatie à l'heure où florissaient les grandes traditions de Nesselrode, il avait reçu plus tard les leçons et les conseils du chancelier de l'empire russe, le prince Gortschakoff, dont il épousa la fille.

Le baron de Staal aimait le séjour de Paris où le monde diplomatique et la société l'entouraient de respect. Sa perte sera vivement regrettée, car c'était un témoin de choses disparues qui avait beaucoup retenu et qui savait conter.

LA CAVALERIE

- DANS LES -

Guerres Modernes.

Le général Izzet-Fuad, de l'armée ottomane, à qui nous devons déjà plusieurs ouvrages si justement appréciés dans le monde militaire, vient de faire paraître une nouvelle étude, "Le Contact", où il traite plus spécialement de la cavalerie en campagne. On sait combien cette question a été, dans ces derniers temps, l'objet de vives controverses.

Sans se rendre compte que la cavalerie avait été mal employée aussi bien au Transvaal qu'en Mandchourie, certains observateurs superficiels avaient conclu des deux dernières guerres que cette arme était devenue aujourd'hui peu près inutile.

Le général Izzet-Fuad s'élève avec énergie contre cette opinion. Dans le livre qu'il vient de faire paraître, il examine tout d'abord les opérations qui doivent se dérouler depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à l'engagement et, il explique clairement que dans toute cette période le but assigné à la cavalerie est aujourd'hui, en dépit des progrès de l'armement, exactement ce qu'il était autrefois.

"La tâche assignée à la cavalerie, dit-il, consiste toujours à découvrir, explorer, masquer, reconnaître, ténir, peser, calculer; à trouver l'ennemi; à le heurter par groupe ou en bloc; à réparer, voir, empêcher de voir; à compter les pulsations de l'adversaire; à détruire des ponts, enlever des rails, abattre des poteaux télégraphiques; à combattre parfois à pied; à intercepter des correspondances; à faire des prisonniers; à entraver, par tous les moyens, les concentrations de l'ennemi, en allant, en corps de cavalerie, jusqu'à lui; à être pénétrée des intentions du haut commandement, par la présence, parmi cette cavalerie, d'officiers du quartier général; à obliger l'ennemi à prendre de fausses directions; à l'attirer vers le contact désiré; par contre, à l'éloigner de celui que le commandement ne souhaite pas pour le moment; à occuper des vides; à se masser pour servir de point d'appui; à se porter sur les derrières de l'adversaire; à le harceler dans sa marche par des attaques inattendues sur ses flancs; et enfin, à charger quand cela sera reconnu absolument nécessaire."

Cette mission, si complexe, est fort difficile à remplir, et elle exige autant d'habileté dans la conception que dans l'exécution. Au cours de la dernière campagne, les Russes n'ont su tirer qu'un très faible parti de leur immense cavalerie. Aussi ont-ils été rarement avertis des mouvements de leurs adversaires, et même en pays de plaines, furent-ils maintes fois surpris par les attaques des Japonais.

Le général Izzet-Fuad rappelle l'homme comme les autres... par moi-même. "N'est-il donc pas temps, mon fils, d'accomplir ce beau programme d'écorier la duchesse toute frémissante."

que, pendant la guerre de 1877-1878 contre la Turquie, les Russes ne se montrèrent guère plus adroits dans l'emploi de leur cavalerie. Il cite notamment ce fait que le général Osman-Pacha put effectuer, de Widdin à Plewna, une marche de 200 kilomètres, à proximité de l'armée russe, sans que celle-ci en doutât, bien qu'elle possédât neuf divisions de cavalerie.

Mais ce n'est certes pas une raison parce que la cavalerie a été souvent mal utilisée, pour réclamer la suppression de cette arme. Il faut au contraire, pour se rendre compte de la nécessité de la cavalerie, considérer les services que celle-ci aurait pu rendre dans chaque cas particulier, si elle avait été bien instruite, suffisamment nombreuse et judicieusement employée.

Ce n'est pas d'ailleurs seulement avant la bataille que la cavalerie est indispensable. Une fois prise, le contact ne doit plus, en effet, être jamais perdu. "Après la bataille, dit fort justement le général Izzet-Fuad, à défaut d'un résultat décisif il faut du moins conserver coûte que coûte le contact et connaître la direction générale de retraite de l'ennemi battu, afin de la poursuivre stratégiquement venant ensuite obtenir le maximum de résultat."

C'est ainsi que le 3 décembre 1805, le lendemain d'Austerlitz, l'Empereur prescrivait de poursuivre vivement l'ennemi. Dans son ordre à la Grande Armée, il expliquait qu'à la guerre il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Mais, cette poursuite à outrance, il n'y a que la cavalerie, accompagnée d'artillerie à cheval, qui soit en état de l'entreprendre. C'est elle seule qui peut, dans la plupart des circonstances, exploiter la victoire, et porter à l'ennemi des coups décisifs.

Si Osman-Pacha ne put profiter de ses premiers succès à Plewna, c'est qu'il manquait totalement de cavalerie. Si après Moukden, Oyama ne put transférer en déroute la retraite des Russes et mettre d'un seul coup fin à la guerre, c'est encore à la même cause qu'il faut l'attribuer.

Malgré la puissance, la rapidité et la précision des armes à feu, le vaincu ne peut guère plus aujourd'hui que par le passé se soustraire à l'étreinte de la cavalerie lancée à sa poursuite; lorsqu'une troupe est démolie peu importe en effet la nature de son armement.

Il suffit même qu'une infanterie, même intacte, soit brusquement surprise par une attaque impétueuse, pour que les fusils les plus perfectionnés n'aient pas plus de valeur que de simples bâtons. N'est-on pas vu, en 1859, sur le champ de bataille de Custoza, toute une division d'infanterie italienne mise en désordre et immobilisée pendant plusieurs heures par une poignée de uhlans autrichiens?

Les erreurs des destructeurs systématiques de la cavalerie consistent précisément à n'envisager jamais que le côté matériel. Le général Izzet-Fuad fait nettement ressortir l'importance sans cesse prépondérante des forces morales dans la bataille, et il prouve, en s'appuyant sur de nombreux exemples historiques, que la rôle de la cavalerie se trouve, par suite, toujours aussi considérable.

Obsèques du P. Monsabré.

Les obsèques du P. Monsabré ont été célébrées au Havre au milieu d'une assistance considérable. Mgr Fozet, archevêque de

Rouen, qui présidait la cérémonie, a prononcé l'oraison funèbre. Le corps a été inhumé au cimetière de Sainte-Marie, du Havre.

LE NEZ DE MICHEL-ANGE.

Dans le "Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen", M. Karl Justi, à l'aide de quelques documents inédits, s'efforce de réhabiliter le sculpteur Pietro Torrigiano qui brisa d'un coup de poing le nez de Michel-Ange. Ce serait, d'après ses découvertes, l'homme de génie qui aurait commencé. D'humeur hautaine et méprisante, persiflant sans cesse ses camarades de l'atelier Bertoldo, il se serait permis à l'égard de Torrigiano des plaisanteries si déplacées que celui-ci, ivre de colère, ne put réprimer un mouvement brutal. Le blessé était si mal en point qu'on crut d'abord qu'il en mourrait. "Je l'ai marqué pour la vie", disait plus tard Torrigiano à Benvenuto Cellini. Mais lui-même se ressentit toute sa vie des suites de ce coup de poing. Pour éviter la vengeance de Laurent de Médicis, protecteur non seulement Florence, mais encore l'Italie. A mesure que s'étendait la renommée du grand homme, la malédiction le poursuivait partout, attachée à son nom comme à celui de Judas l'Iscariote. Obligé de se faire soldat pour vivre, il produisit en Angleterre et en Espagne quelques beaux ouvrages sans pouvoir sortir de la misère. Un duc espagnol lui commanda une Madone; mais, comme il le chicanait sur les gages, Torrigiano, furieux, détruisit la statue. Le duc le dénonça à l'Inquisition pour outrages à la Vierge, et comme son séjour en Angleterre, au service d'Henri VIII, le faisait soupçonner de protestantisme, le sculpteur affolé se laissa mourir de faim dans sa prison pour éviter l'autodafé.

THEATRES.

TULANE.

"Man and Superman", une pièce à thèse dans laquelle l'auteur, Bernard Shaw, discute des questions sociales et morales, et que joue avec un talent supérieur la troupe à la tête de laquelle se trouve Robert Loraine, un des premiers comédiens de la scène américaine, remplit le Tulane à chaque représentation. Cette pièce est donnée aujourd'hui en matinée aux prix populaires.

CRESCENT.

Le succès de Billy B. Van et de ses joyeux partenaires dans "Patsy in Politics", une amusante comédie musicale, est très grand et le public vient les applaudir. Il n'y avait pas une place vide aux deux représentations d'hier. La salle sera bondée jusqu'au dernier jour, ainsi qu'à la matinée de demain et à celle de samedi.

ONPHEUM.

Aucun programme de vaudeville ne pourrait être plus attrayant que celui qu'offre cette semaine l'Onpheum à ses habitués. Chaque numéro est de tout premier ordre et est rendu avec infiniment de talent. Aussi les applaudissements éclatent-ils fréquemment dans toutes les parties de la salle, où il n'y a pas une place libre.

TERRIBLE DESASTRE A TOULON.

Les soutes aux munitions du cuirassé "Iéna" font explosion.

DEUX CENTIS TUÉS.

Un Contre-Amiral et Plusieurs Officiers et Marins Blessés.

Toulon, France, 12 mars.—Une explosion s'est produite ce matin dans une des soutes du cuirassé français "Iéna" mouillé en rade de Toulon.

Le feu s'est rapidement communiqué aux autres compartiments du navire et de nouvelles explosions ne tardèrent pas à retentir. En quelques minutes le pont du cuirassé ne présentait plus qu'un amoncellement de débris.

L'accident est attribué à l'explosion d'une torpille à air comprimé. L'effectif du "Iéna" au moment de la catastrophe comprenait 639 officiers et marins.

Plusieurs hommes se sont enfuis à la nage, mais le bruit court que 200 marins ont perdu la vie. Les vitres des ateliers rapprochés de la scène de l'explosion ont toutes été brisées.

Un obus pesant vingt livres a été lancé à un kilomètre et s'est enfoncé dans le sol.

Toulon, France, 12 mars.—Plusieurs marins et ouvriers de l'arsenal qui se sont approchés du "Iéna" au péril de leur vie ont assisté à des scènes horribles.

Au milieu des épais nuages de fumée qui s'échappaient des flancs du navire ils ont pu apercevoir de nombreux débris humains lancés en l'air après chaque nouvelle explosion.

Le pont du cuirassé encombré de cadavres et de débris présentait un aspect indescriptible. Les fonctionnaires de l'arsenal déclarent que les soutes aux munitions du Iéna avaient été ré-

cemment repoussées et étaient pleines d'explosifs. Les nouvelles explosions qui se font entendre de minute en minute paraissent indiquer que le feu se communique rapidement d'une soute à l'autre. Il est encore impossible de s'assurer du nombre de marins qui ont perdu la vie, mais on peut dorer et déjà affirmer que ce nombre est élevé.

Le "Iéna" battait le pavillon du contre-amiral Manceron, commandant une des divisions de l'escadre de la Méditerranée. Le commandant du navire était le capitaine de vaisseau Adigard.

Toulon, 12 mars.—Le contre-amiral Manceron est parmi les blessés.

Au nombre des tués se trouvent l'enseigne Boussan et plusieurs sous-officiers.

Autant qu'il est possible de s'en rendre compte à l'heure actuelle l'accident a dû être causé par une torpille à air comprimé qui a fait explosion dans les soutes de l'arrière, mettant le feu à un magasin de poudre. Le feu s'est ensuite rapidement communiqué à d'autres parties des soutes qui toutes ont fait explosion les unes après les autres.

Paris, 12 mars.—M. Thomson, ministre de la marine, est parti pour Toulon où il a vu de près le désastre qui eût été communiqué. Le ministre dirigera personnellement l'enquête sur les causes de l'explosion et s'occupera des secours à apporter aux blessés.

REVUE DES DEUX MONDES.

18, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er Mars 1907.

- I.—Trois Artisans de l'Idéal Classique au XVIIe Siècle: Henri Estienne, Jacques Amyot, Jean Bodin, par Ferdinand Brunetière. II.—Le Grief Secret, nouvelle par M. Henry Rabusson. III.—Un Angeotais.—La Crise Décisive, par M. André Tardieu. IV.—Lettres Inédites de Joseph de Maistre.—II. Autour de la Campagne de 1812, par M. Ernest DauDET. V.—Honneur Militaire.—II. Guerre de France (1870), par... VI.—Un Siècle de Poésie Américaine, par M. André Van Vort. VII.—Poésies, par M. Fernand Gregh. VIII.—Revue Musicale.—Trois Opéras d'Extrême-Orient, par M. Camille Bellaigue. IX.—Essais et Notices.—Les Religions du Manuscrit des "Martyrs", par M. Victor Giraud. X.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes. XI.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

— DE —

Abelle de la N. O.

No. 68 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT

DE LA

DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

TROISIÈME PARTIE

II

LE SENTIER DE LA VERTU.

(Suite.)

"Et alors, sans en être sotté, ment orgueilleux, je me suis fi-

guré, très longtemps, que j'étais un petit bonhomme à part, qu'il m'était dû des honneurs, des égards spéciaux... et au milieu de mon adolescence j'avais la sottise de m'imaginer que c'était une grande condescendance de ma part que de vouloir bien apprendre quelque chose... Est ce qu'un duc ne sait pas tout en venant au monde!..."

— Tu te moques de moi, Francis, jamais mon fils n'a eu des idées aussi sottes!..."

— Je ne les avais peut-être pas avec cette netteté, mais elles ont tout de même grandi en moi; et on me flattait tellement que, si, en même temps que le fongueux tempérament de mon père, je n'avais pas eu dans mes veines ce ferme bon sens de ma petite maman et ce désir de devoir, de générosité, qui émane de toutes les regards, de toutes les paroles... j'aurais bien pu devenir un assez vilain jeune homme!

— Tu es devenu le meilleur des enfants!..."

— Pour le cœur, oui, j'ai essayé de faire de mon mieux, et je veux que toute mon existence soit consacrée à votre bonheur à tous les deux, à papa et à toi... Mais je commence à avoir du remords, de n'avoir pas envisagé la vie d'une façon plus sérieuse, qu'en ma qualité de monsieur le duc et ayant devant moi deux cent mille livres de rente, je n'avais pas besoin de me faire un

homme comme les autres... par moi-même.

— N'est-il donc pas temps, mon fils, d'accomplir ce beau programme d'écorier la duchesse toute frémissante."

— J'ai déjà perdu bien du temps, maman, pour une époque où tout marche si vite; je me suis trop compliqué dans cette idée que nous sommes des gens à part... et que ce n'est pas tout à fait de notre faute... Ce n'est que depuis peu que j'ai compris la valeur de la loi, de la sainte loi du travail, de l'effort humain que l'on doit aux siens, à soi-même, à son pays, selon le degré de santé, car la santé y a une grande part, selon le degré d'intelligence que vous tenez de votre race.

— Ainsi... pour en revenir à ce petit détail, à propos duquel nous bavardons à bâtons rompus, j'ai toujours adoré l'histoire, comme toutes les études de la langue française; et si j'avais couragement travaillé comme mes camarades, je t'aurais donné cette satisfaction de t'apporter chaque année quelques prix... et ce n'est pas au hasard que j'aurais dû ce prix d'histoire dont tu es si fière.

— Si l'on plaça ma composition au-dessus de celle des autres, et si vraiment elle eût quel que chose de supérieur, c'est parce qu'on nous avait donné un sujet relatif aux guerres du premier Empire et que, par suite d'une simple coïncidence, j'avais,

quelques jours auparavant, parcouru ces cahiers de mémoires que nous possédons de mon illustre aïeul.

"Il n'y avait pas de faite spéciaux dans ce cahier, il doit s'y trouver même quelques erreurs; mais il y règne aussi l'accent de la vérité, la vérité historique de cette grande époque où se créa la nouvelle France, et qui me fait sourire de pitié quand je vois tant de jeunes gens qui en descendent et qui font les aristocrates, ces petits-fils de simples soldats, qui venaient justement de renverser l'aristocratie!..."

— Tu ajoutes donc une si charmante modestie à tout ce que j'ai aimé déjà en toi, mon Francis!

— Ce n'est pas être modeste que de constater un fait... Et dix fois quand tu célébrais mon prix... mon unique prix... avec une admiration, qui, j'espère, a bien quelque chose d'un peu ridicule, j'avais envie de te dire: mais tais-toi donc, maman!... Seulement, tu en étais si contente, de ce prix!..."

Ma parole, on aurait dit que cela valait une grande bataille gagnée par le maréchal de Ponte-Navo!..."

— Non, je ne suis pas modeste,

puisque, malgré cette parfaite certitude que je ne suis bon à rien, que je serais profondément embarrassé si on ne lançait dans l'existence en me disant simplement: "Gagne ta vie!", non, je ne suis pas modeste, puisque je ne sais pas me défendre de l'orgueil que j'éprouve à descendre de ce grand homme!..."

— Mais je voudrais être vraiment digne de lui... Je voudrais mieux continuer sa race que je voudrais ne pas être... en quelque sorte... je ne sais pas, fit-il, la main crispée sur son front, par quel mot traduire ce la!..."

— Quand je songe, maman, que je suis Français... que je le suis avec une ardeur, une passion qui ne se comparent qu'à mon amour pour toi, et que, pourtant, aucune des carrières dont j'aurais envie ne m'est ouverte!..."

le fils du maréchal de Ponte-Navo fut ambassadeur à Vienne... Ah!... C'est alors que papa m'éclata de rire au nez! La République accepterait aujourd'hui, dans la carrière diplomatique, un jeune homme portant un nom aussi bonapartiste que le mien!..."

— Et j'y renouai encore... "Je dois avouer du reste que je m'inclinai très aisément... en pressentant... devant les raisonnements de papa."

"La vie s'offrirait tentatrice pour moi, les succès étaient si faciles devant mon nom, devant ma frimousse, que tu ne m'as pas faite trop laide, devant ma bourse toujours si généreusement remplie par toi!..."

— Et voilà bientôt trois ans que, muni d'une intelligence qui n'est certainement pas inférieure à celle des autres, d'une santé de fer, d'une volonté qui n'aurait peur de rien... je n'ai pas d'autre occupation que... je te demande pardon de l'expression, maman, car elle n'est pas jolie, mais il n'y en a pas d'autre... Depuis trois ans, je ne fais pas autre chose que cela... "la fête!"

"Et, ma fol, je finis par en avoir honte!..."

— Ne t'imagines pas, pourtant, que j'en éprouve grande surprise; car, si cette heure vient plus tôt que je ne l'avais espéré, je savais bien que mon Francis était un homme dans la plus belle, la plus noble acception du mot!

— Mais alors... mais, pour quoi ne m'avoir jamais rien dit de tout cela?..."

— Parce que j'attendais, petit, avec confiance... parce que j'avais la certitude que la vie de tous les gens qui t'entourent ne te suffirait plus un jour... — Pourtant... pourtant, laisse échapper involontairement Francis: mon père!..."

— Mais il s'arrêtait aussitôt. — Aurait-il pu se permettre la moindre critique à l'égard de ce père si faible, si bon garçon et si fier de son héritier!

— La duchesse ne répondit d'abord qu'en baissant son regard